

LA PROIE

Un film de

Eric Valette

Avec

Albert Dupontel, Alice Taglioni, Sergi Lopez

Durée: 102 min.

Sortie: 13 avril 2011

Téléchargez des photos:
www.frenetic.ch/films/807/pro/index.php

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
prochaine ag
Tél. 079 320 63 82
eric.mail@bluewin.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
mail@frenetic.ch • www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Un braqueur (Albert Dupontel) s'évade de prison pour traquer son ancien codétenu, un tueur en série qui a entrepris de lui coller ses crimes sur le dos.

Une policière de la Brigade des Fugitifs (Alice Taglioni) se lance à la poursuite du braqueur, devenu bien malgré lui l'ennemi public numéro 1.

Quand chacun des protagonistes aura été au bout de lui-même, qui sera le chasseur, et qui sera la proie ?

LISTE ARTISTIQUE

Franck Adrien
Claire Linné
Manuel Carrega
Jean-Louis Maurel
Christine
Anna
Lucciani
Lafay
Pascaud
Alex
Brice
Amélie
Manzon
Le Kazakh
Le colosse
Le traducteur
Melissa
Novick

Albert Dupontel
Alice Taglioni
Sergi Lopez
Stéphane Debac
Natacha Regnier
Caterina Murino
Zinedine Soualem
Serge Hazanavicius
Jean-Marie Winling
Lucien Jean-Baptiste
Yves Verhoeven
Jaïa Caltagirone
Yves Girard
Ilja Nikitenko
Sébastien Vandenberghe
Patrick Medioni
Claire Bouanich
Olivier Schneider

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Scénario
Musique originale
Image
Décors
Costumes
Son

Montage
Premier assistant réalisateur
Scripte
Direction de postproduction
Supervision VFX
Direction de production
Produit par
Une coproduction
Avec la participation de
En association avec

Avec le soutien de

En partenariat avec

Eric valette
Luc Bossi et Laurent Turner
Noko
Vincent Mathias
Bertrand Seitz
Fabienne Katany
Didier Coudoul, Pascal Villard, Cyril Holtz
et Philippe Amouroux
Christophe Pinel et Fabrice Rouaud
Jean-André Silvestro
Elsa Melquioni
Julie Léger
François Ferracci et Laurens Ehrmann
Philippe Besnier
Luc Bossi
Brio Films, StudioCanal et TF1 Films Production
Canal+ et Cinécinéma
Cinimage 5
A plus Image 2
La Banque Postale Image 4
Banque Populaire Images 9
La région Provence alpes Côte d'Azur
et le département des Alpes Maritimes
le CNC

ENTRETIEN AVEC REALISATEUR ERIC VALETTE

Pourquoi avez-vous voulu réaliser LA PROIE ?

Lorsque les auteurs, Luc Bossi et Laurent Turner, m'ont contacté, leur projet n'était encore qu'une idée, mais elle m'a tout de suite séduit. Leurs quelques pages proposaient une situation de base très accrocheuse et forte d'un vrai potentiel. Chaque fois que je le peux, j'aime être là au tout début des projets, pour avancer le plus possible en profondeur. Depuis longtemps, je souhaitais faire un film de poursuite, avec un héros noir. J'aimais l'idée de l'amoralité du héros disposant de ses propres codes et de sa propre ligne de conduite. Le fait que l'histoire soit nourrie de plusieurs faits réels me plaisait aussi. On trouvait du coup des résonances réalistes, un côté «fait-divers» associé à une vraie dimension de cinéma. Entre-temps, j'ai réalisé UNE AFFAIRE D'ÉTAT, mais je gardais ce film-là à l'esprit. Luc et Laurent m'envoyaient régulièrement leurs synopsis, leurs idées sur lesquelles je rebondissais en proposant des notes, des suggestions, des pistes. Depuis le début de l'écriture, nous étions d'accord sur la nécessité de faire cohabiter la dimension de pur divertissement avec une complexité dramatique et psychologique.

Je souhaitais pouvoir offrir un vrai film d'action, «d'entertainment», sans oublier le fond et l'émotion. J'ai toujours eu envie de faire ce genre de films, c'est celui que j'aime regarder. Pour moi, le fait d'être un bon «divertissement du samedi soir» n'est pas en contradiction avec l'idée de faire de la qualité en offrant en plus quelques ambiguïtés et même un petit côté sarcastique.

Le casting du film réunit une belle palette de comédiens de premier plan. Comment s'est-il mis en place ?

Pour incarner Franck Adrien, le braqueur qui s'évade, j'ai pensé dès le début à Albert Dupontel. C'est un très grand acteur et l'un des rares en France qui pouvait en plus assumer le côté très physique du rôle. Il offre quelque chose de fort à son personnage. Albert apporte une densité, une rage et une détermination qui renforcent le rôle. Il porte une véritable humanité sans pour autant effacer la noirceur. C'est un acteur puissant, totalement investi. Il bénéficie en plus d'une grande affection du public, ce qui permet d'emblée de rendre ce personnage complexe sympathique. On a envie de savoir ce qui va lui arriver. Pour le rôle de Claire Linné, nous n'avons pas immédiatement songé à Alice Taglioni parce qu'initialement, le rôle était écrit pour une quadragénaire. Le personnage a rajeuni, et c'est Luc qui m'a suggéré de la rencontrer. Au-delà de son charme et de sa beauté, Alice dégage quelque chose de très physique et de très concret et le personnage de Claire lui permettait de se démarquer de certains de ses emplois habituels de «blonde glamour». C'est un emploi assez nouveau dans sa carrière et je crois que c'était intéressant et pour le film et pour elle. Le rôle du tueur était crucial. Après pas mal de tâtonnements, nous avons fini par nous tourner vers quelqu'un de peu connu, dont le public ne serait pas très familier et qui, de ce fait même, arriverait comme une espèce de page blanche sans a priori. Nous avons fait des essais et Stéphane Debac m'a totalement convaincu. Il arrive à dégager quelque chose d'ambigu, aussi bien dans la douceur que dans la folie, en étant toujours juste et intéressant. Stéphane s'est beaucoup préparé en amont : il a réfléchi à la façon dont Maurel s'exprime, s'habille, se tient. Sa méthode n'est pas du tout envahissante sur le plateau et j'apprécie cet investissement. Le reste du casting s'est organisé autour de gens que je connais et avec qui j'aime travailler comme Serge Hazanavicius qui n'avait jamais joué de rôle de flic, puis des gens dont j'admire le travail comme Natacha Régnier qui incarne parfaitement le côté illuminé et soumis de Christine Maurel ou Zinedine Soualem qu'on avait jamais employé dans un rôle archétypal de film d'action... Et nous avons eu la chance d'avoir de précieux guests pour certains rôles, comme Sergi Lopez ou Caterina Murino, enthousiasmés par le script et par leurs personnages, même s'ils avaient relativement peu de scènes. Ça a été de très belles rencontres et j'ai essayé de leur rendre justice à l'image.

Comment avez-vous abordé les différents univers du film, des scènes de prison aux impressionnantes séquences de poursuite en décors naturels ?

Même si mon expérience du domaine carcéral est réduite, il y a un parti pris. J'avais la volonté, totalement consciente, de décrire une prison clinique, qui s'apparente un peu à un hôtel Formule 1 parce que nos repérages nous ont permis de constater que c'est à cela que ressemblent les nouvelles prisons françaises. Nous avons tourné les extérieurs à la prison de Toulon La Farlède, dont le bâtiment est en plus très graphique. Amener le public dans des endroits qu'il n'a pas vus est toujours intéressant. En termes de mise en scène, j'essaie d'être graphique sans être esthétisant car je veux aussi un côté brut. Dans le film, il n'y a pratiquement aucun ralenti, peu de fondus enchaînés, c'est du cut tout le temps. J'aime le côté très sec.

En matière de décor et d'environnement, je ne voulais pas me priver de filmer des choses laides si elles sont intéressantes. À mon sens, LA PROIE est vraiment un film provincial et banlieusard, avec des lotissements, des zones industrielles, des lieux que nous connaissons tous, où nous vivons, et souvent peu incarnés dans le cinéma français. J'ai envie d'amener des poursuites, des explosions, du drame, dans ces endroits-là.

Albert Dupontel trouve dans ce film un rôle emblématique mais aussi particulièrement physique. Comment avez-vous mis en valeur cet aspect de sa performance ?

Au-delà même de la logistique et de la compétence de toute l'équipe, le fait qu'Albert assume lui-même la totalité de ses scènes d'action était un atout considérable. Il apporte de l'action dans son jeu et du jeu dans l'action. Albert a pris tous les risques : tomber d'un immeuble, sauter sur un train en marche, se battre avec réalisme, et j'en passe. Sur la façade de la villa des Maurel, il a escaladé la pergola, sans aucun câble de sécurité, sans structure renforcée, uniquement à la force des bras. Albert a vu que la lumière était bonne, que les caméras étaient là, et il s'est lancé. C'est typiquement le genre de choses pour lesquelles il est super volontaire. Il y va et on sent que cela l'amuse. Il n'y a pas un plan où il soit doublé. J'étais à la fois tétanisé de trouille et fasciné par les risques qu'il prenait ! On ne peut pas être frileux et retenir un comédien qui donne tant. Je ne pouvais que devenir son partenaire dans le crime ! Je dois valoriser du mieux que je peux ce qu'un tel comédien peut donner. C'est rare, précieux et superbe. Au-delà de son engagement physique, Albert est un immense acteur dramatique. C'est un corps, une voix, il sait jouer sur tous les registres et il a donné une force immense au film. Sans atteindre les extrêmes du rôle d'Albert, le personnage d'Alice Taglioni avait aussi quelques scènes assez physiques. Alice s'est beaucoup donnée et elle n'a été doublée que pour certaines scènes de chutes.

Depuis UNE AFFAIRE D'ÉTAT, votre travail semble tourner autour de deux axes abordés avec la même rigueur : scènes d'action et drame psychologique.

J'essaie d'être le premier spectateur de mon travail. Même si ce n'est pas le même, je trouve du plaisir à la fois dans les scènes d'action et les scènes de jeu. Panacher les deux est passionnant. Pendant les scènes d'action, épuisantes du point de vue logistique, on a vraiment l'impression de se retrouver comme un gamin et de placer ses petits soldats sur un plateau de jeu. Les scènes de comédie sont plus confortables. Lorsque vous filmez un face-à-face de peintures comme Albert Dupontel et Sergi Lopez dans la scène de parler, il n'y a qu'à capter en fonction de ma partition. Je sais précisément qu'à tel moment je dois passer en gros plan, qu'à tel moment je dois lentement approcher la caméra en travelling. J'ai dans la tête une espèce de musique de plans, et voir les comédiens jouer les notes de la musique est passionnant. Avant, je storyboardais tout – sans dessiner très bien ! – et cela me prenait beaucoup de temps. Maintenant, je ne fais dessiner que les séquences d'action parce que c'est un outil pour l'équipe. Par contre, pour tout le reste, je fais une liste précise des plans que je souhaite pour chaque scène. Je sais que je dois changer de focale à tel moment, que sur telle réplique il est intéressant d'avoir tel mouvement. J'essaie de conceptualiser la mise en scène, mais de façon beaucoup moins précise que par un storyboard, en laissant plus de latitude aux comédiens. J'arrive donc toujours très préparé sur le plateau, mais c'est en arrivant très préparé que l'on peut se sentir assez en confiance pour tout changer, avec le

souci constant d'améliorer les choses. Pour bien improviser, il vaut mieux être hyper préparé!

Parlez-nous de la préparation et du tournage.

Quand vous avez un casting aussi important avec des comédiens très occupés, il est quasiment impossible de réunir tout le monde pour des lectures d'ensemble. Je fais donc des lectures individuelles pour permettre à chacun de se mettre son texte en bouche. Par contre, le fait qu'ils se découvrent entre eux sur le plateau favorise une certaine spontanéité. Ayant travaillé sur le texte, ils peuvent se consacrer au jeu, se concentrer sur l'intention. Je fais très peu de prises. J'essaie de trouver un moyen terme entre ce que souhaite l'acteur pour être à l'aise dans son travail et ce que j'estime nécessaire. C'est toujours une question d'attitude. Durant les premiers jours, on découvre le fonctionnement de chacun. J'ai commencé par filmer le couple Maurel dans ce qu'il a de plus normal et de plus terrible. Après, on a tourné la fin, la confrontation finale, la seule scène où les trois personnages se retrouvent ensemble. Ensuite, on a fait le chemin à l'envers pour les retrouver chacun dans leur quête. La logistique ne nous laissait pas vraiment le choix mais ce n'était pas grave. Du coup, les acteurs se sont fréquentés rapidement. Nous avons tourné une grande partie du film dans les Alpes-Maritimes, mais aussi en région parisienne, à Toulon, et pour cause d'autorisations, l'une des plus grosses scènes de poursuite impliquant de nombreuses voitures et un train a été tournée à Prague. Je fantasmais beaucoup sur cette séquence. L'action, quatre caméras, des comédiens et des équipes très décidés, et les enjeux narratifs et visuels, tout cela était extrêmement motivant. Du début de la poursuite au moment où Albert s'échappe du train dans la campagne, le tournage a duré cinq jours. Tout le monde en est sorti épuisé, surtout Albert qui, avec une double entorse, a souffert physiquement. Malgré toutes les difficultés que pouvaient représenter certaines scènes d'action, aucune d'elles ne m'a angoissé. Par contre, n'ayant jamais été confronté au tournage d'une scène d'amour, j'appréhendais celle qui ouvre le film, entre Albert et Caterina. Mais tout s'est très bien passé.

La musique du film, lyrique et dense, contribue à en faire une expérience intense.

La musique est l'un des éléments qui déterminent l'identité d'un film. Après de multiples tâtonnements, j'ai rencontré Norman Fisher-Jones, alias Noko, à Londres. C'est un partenaire musical avec qui j'ai une vraie osmose. Même s'il est assez nouveau dans la bande originale, il possède une bonne expérience parce qu'il a fait beaucoup d'électro et a collaboré à des projets très variés. Il a beau être hyper contemporain, il travaille «à l'ancienne» en composant des thèmes pour les personnages et en créant de vraies lignes narratives. Son travail m'aide à élever les scènes, ses compositions apportent une certaine flamboyance, un lyrisme qui complète souvent la sobriété de jeu que j'ai souhaitée pour la direction d'acteurs. Il amène une perception induite, un «double discours» qui étoffe encore le jeu. J'espère que le spectateur va se laisser emporter par l'action mais qu'au-delà du divertissement, il trouvera aussi des choses plus fortes, plus profondes. Il est possible de raconter de vrais récits romanesques, avec des personnages très forts et de l'action, chez nous en France. Le film correspond à ce que je presentais lorsque j'ai eu le script, un divertissement rythmé, grand public, avec des touches de noirceur, mais qui garde une ligne claire. J'aimais l'idée de faire un film qui ait cette épure. Je fais des films auxquels je crois.

ENTRETIEN AVEC ALBERT DUPONTEL

Interprète de FRANCK ADRIEN

Qu'est-ce qui vous a donné envie de jouer dans LA PROIE ?

J'ai été tenté par une certaine radicalité. J'avais vu UNE AFFAIRE D'ÉTAT et je savais Eric capable d'aller au bout des scènes d'action, jusque dans leur violence. Dans ce genre de film, il ne faut pas de demi-mesure. On doit le faire à fond ou ne pas le faire. J'ai également été tenté par le rôle, qui me permettait de m'investir psychologiquement mais aussi

physiquement. Quitte à faire un film d'action, autant le faire sans s'économiser ! Eric était d'accord pour que j'assume les cascades moi-même, et cela me plaisait.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Franck Adrien est un braqueur, l'archétype du coupable innocent. Pour le définir et trouver des références, j'avais suggéré d'en faire un Lino Ventura en moins bavard...

Vous lui apportez votre densité, votre potentiel physique. Le rôle prend aussi une puissance parce que vous l'incarnez complètement. Comment l'avez-vous construit ?

En tant qu'acteur, je n'aime pas trop intellectualiser mon travail. Je me méfie de cela. Je laisse les choses venir à moi en essayant de me faire tout petit par rapport au personnage. Parfois, on peut être déçu parce qu'il n'est pas aussi grand que ce qu'on avait perçu, et c'est alors moins confortable. D'autres fois, il est assez grand et il finit par s'emparer de vous. On s'aplatit alors devant lui, on entre à son service. Un acteur porte toujours en lui des fragments, des miettes d'un personnage, et le rôle fait que tout à coup, ils vont se rassembler pour donner une densité et une cohérence au rôle. Comme mon personnage, j'ai déjà éprouvé le sentiment d'injustice, l'impression de faire les choses bien mais de tout rater quand même. Je pouvais donc me sentir concerné par ce qu'il est et par ce qu'il traverse.

À quel moment sentez-vous cette stature de votre personnage ?

Si on se retrouve face à soi, tel qu'au naturel, c'est fichu ! Si on arrive à s'oublier – ce qui n'est pas facile pour les égocentriques dans mon genre ! – on est alors dans un bon rapport de fonctionnement. Pour jouer Franck, je me soumettais à la cadence de ce personnage physique, frénétique, violent et caricatural au bon sens du terme. Il me dominait complètement. J'étais forcé de courir comme lui, de ressentir les choses comme lui. Il m'a entraîné, ce qui m'a permis de l'habiter. Quelquefois, on peut se sentir à l'étroit dans un rôle, s'entendre parler ou se rendre compte au détour d'une scène que l'on tourne en rond sans arriver à décoller. Ce n'était pas du tout le cas avec ce personnage.

Comment avez-vous travaillé avec Eric Valette et les scénaristes ?

Au départ, j'ai refusé le projet parce que je trouvais qu'il devait être beaucoup plus radical. Et puis en discutant avec Eric et Luc, j'ai senti qu'ils souhaitaient aller dans le même sens que moi, ce qui est encourageant et même flatteur. Nous parlions tous du même film. Je me sens à l'aise dans cette intégrité en tant que metteur en scène et en tant qu'acteur. J'adore faire LE CONVOYEUR, ou IRRÉVERSIBLE. Paradoxalement, je n'ai aucune ambition d'acteur, mais je souhaite par contre participer à des projets forts, marquants. J'ai le sentiment que LA PROIE peut en être un. Eric et moi racontions la même histoire. Il était très demandeur de mon investissement physique, et aussi de mon apport intellectuel, qui a été réel. Je souhaitais qu'il fasse le meilleur film possible et je savais qu'il était à l'écoute de toutes les idées, qu'il les retienne ou pas. C'est aussi mon travail de proposer.

Votre personnage associe différentes facettes : père, mari, amant, braqueur. Quelle clé lui donne sa cohérence ?

Franck se trouve dans une situation d'urgence absolue. Quant à sa personnalité, je n'ai pas envie de faire de psychologie car je me place d'emblée dans quelque chose de rapide, de tranché et de vif. Chacune de ses actions est motivée par une urgence, une nécessité vitale. Son comportement s'articule autour de cela pendant tout le film.

Abordez-vous de la même façon une scène plutôt physique qu'une scène de jeu ?

Toute scène demande la même concentration, qu'elle soit physique – pour éviter de se blesser – ou de jeu parce qu'il faut écouter l'autre. Quand on fait une cascade, la concentration est très égoïste – on ne pense qu'à sa petite peau. Jouer avec les autres, Alice, Sergi ou Stéphane, demande à chaque fois une grande écoute en essayant de communiquer avec eux.

Avez-vous préparé le film physiquement ?

On a fait une préparation spécifique avec les cascadeurs, avec lesquels j'avais d'ailleurs déjà travaillé sur ENFERMÉS DEHORS. Courir, sauter, c'est faisable. Mais sauter à certains endroits, courir d'une certaine façon, sauter sur un train, je ne peux pas dire que je fais ça tous les jours ! J'aime bien ces scènes. Si je n'avais pas accompli mes cascades, je ne serais venu que trois jours sur le tournage. À partir du moment où on s'engage, il faut le faire vraiment. J'ai le formidable alibi de pouvoir me dire que c'est un rôle défini dans le cadre très précis de la mise en scène d'Eric et du scénario de Luc et Laurent. Autant assumer soi-même tout ce que le personnage assume... C'est une vraie jubilation. En plus, exécuter moi-même les cascades me permet d'amener le jeu jusque dans l'action. La tension qui a été la mienne tout au long du film se ressent dans chaque scène. Tous les soirs, on sort d'une cascade pour en entamer une autre le lendemain. Cette concentration, cet éveil, cette nervosité se ressentent et nourrissent énormément le jeu.

Certaines scènes vous angoissaient-elles ou vous excitaient-elles plus particulièrement ?

Rien ne m'angoissait. J'étais très bien encadré par le coordinateur des cascades, Christian Hening. À chaque fois, une doublure lumière exécutait les cascades avant moi, à la fois pour régler le cadre et me montrer ce qu'il y avait à faire. C'était une bonne façon de voir quelles difficultés m'attendaient. Le film s'est fait dans un rythme qui nous aidait à toujours être sur la brèche. Et Eric Valette me mettait en confiance. Il reste très serein sur le plateau. Il est soigneux, plein d'idées. Tout en sachant ce qu'il veut, il reste toujours à l'écoute.

Vous formez un duo avec Alice Taglioni, bien que vous n'ayez que très peu de scènes ensemble. Comment les choses se sont-elles passées avec elle ?

Tout s'est très bien passé avec Alice. C'est une jeune femme très élégante, très droite, digne, d'un grand professionnalisme et d'une grande écoute. Bien que nous n'ayons que deux scènes ensemble, c'était un plaisir de travailler avec elle, comme avec tous les acteurs d'ailleurs. Stéphane Debac a été une vraie révélation. Il est absolument formidable de perversité et d'angoisse. J'admire Sergi Lopez depuis des années et jouer avec lui était une belle expérience.

Dès le départ, vous avez senti que ce film était différent par rapport à ce qui est habituellement proposé au public. Pour vous, que représente LA PROIE dans l'univers du cinéma d'aujourd'hui ?

C'est un polar radical et extrême, ce qui n'est pas si fréquent en France. Dans ce film, action et thriller se mélangent à travers un dosage que je trouve réussi.

Savez-vous quelle place occupe ce film dans votre parcours ?

C'est une continuité dans la façon de m'investir, de participer à des projets qui se démarquent. Mon engagement sur ce film était réel. L'acteur est très dépendant du metteur en scène, mais je me suis appliqué à rester vigilant sur ce qui avait été défini pour éviter que l'ambition initiale ne se perde en route. Le cahier des charges pour lequel nous étions tous venus a été complètement respecté. Lorsque je fais l'acteur, je me défoule ! Au sens psychique et au sens physique. Il faut aborder cela avec beaucoup d'humilité, le faire sérieusement sans pour autant se prendre au sérieux. Cela me fait un bien énorme. J'ai refusé de l'admettre pendant très longtemps, mais c'est une réalité. C'est d'ailleurs pour cela que depuis quelques années, je tourne plus. En l'occurrence, je suis très satisfait de cette aventure.

Ce film vous a-t-il appris quelque chose sur vous, sur votre façon de pratiquer votre métier ?

Cette expérience m'a surtout appris que c'est certainement le dernier film aussi physique que je fais ! J'avais le sentiment de ne pas pouvoir me relever si je tombais. Pour la première fois, j'étais complètement cassé en rentrant le soir. Les dernières semaines, je ne pouvais carrément plus courir. Le cascadeur qui effectuait toutes les cascades avant moi était épuisé

lui aussi. Pourtant c'est un cadavre, plus jeune que moi, ce qui m'a un peu rassuré. Ce film demandait vraiment un engagement complet.

ENTRETIEN AVEC ALICE TAGLIONI

Interprète de CLAIRE LINNE

Comment êtes-vous arrivée sur le projet ?

Eric Valette et Luc Bossi m'ont envoyé le scénario. Il m'a tout de suite plu parce qu'il se lisait d'une traite, parce que l'histoire allait à l'essentiel et m'a accrochée, et que ce film ne ressemblait à rien de ce que l'on m'a proposé jusque-là. L'idée d'interpréter une femme flic, de jouer avec Albert, de travailler avec Eric Valette dont je connaissais l'univers, était attirante. Il y avait là une conjonction très motivante.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Claire est un personnage assez simple, avec l'ambition très saine d'exercer le métier qu'elle aime, celui de commissaire. Pour elle, l'instinct est important et elle écoute le sien, qui lui souffle de ne pas céder aux évidences et aux vues préconçues de sa hiérarchie. Cet instinct est, à mon sens, davantage lié à sa nature qu'à sa féminité, même si son supérieur se moque un peu d'elle à travers ce cliché. Claire sait faire travailler son esprit en y associant son intuition.

Comment avez-vous approché ce rôle ?

Pour définir Claire, nous avons beaucoup parlé avec Eric et Albert. Même si ce n'est pas directement visible pour le spectateur, se raconter l'histoire du personnage au-delà de ce que l'on voit dans le film nourrit aussi le travail de l'acteur. C'est quelque chose que je fais de plus en plus, parce que le fait d'explorer le personnage vous aide à l'habiter et vous libère dans son interprétation. C'est une petite cuisine personnelle. Par exemple, j'ai imaginé Claire dans ses études, précise, réfléchie, obstinée. Ce n'est pas une casse-cou prête à tout. Je ne la sens pas du tout comme une rebelle qui cherche à en remonter aux hommes. C'est une femme qui fait un travail qu'elle a choisi, entourée d'hommes, mais le film n'insiste pas sur sa féminité. Elle doit faire ses preuves comme n'importe qui dans n'importe quelle profession. Elle est naturellement intégrée à l'équipe. Elle ne se positionne pas non plus dans la séduction, elle cherche avant tout à être efficace. Il n'y a qu'au début du film qu'on la découvre très apprêtée, mais c'est pour les besoins d'un piège et on sent bien que ce n'est pas vraiment son univers !

C'est une femme, mais c'est aussi un flic de terrain...

Le personnage devait être crédible dans sa fonction, même si nous ne sommes pas dans le documentaire. Je me suis entraînée avec un ancien policier qui m'a appris les gestes, la façon de tirer – ce que je n'avais jamais fait –, comment dégainer et courir avec une arme. J'ai travaillé avec l'idée que les gens de métier trouvent l'action cohérente et réaliste.

L'apparence physique du personnage est aussi importante. Claire s'habille de façon utilitaire, ce qui ne l'empêche pas d'être coquette. Même si sa garde-robe est simple, elle essaie de la choisir avec goût. Claire devait aussi pouvoir être constamment identifiée dans l'action et c'est pourquoi elle porte toujours une queue de cheval. C'est à la fois très pratique pour bouger et cela définit sa silhouette.

À la lecture du scénario, aviez-vous perçu le côté très physique du rôle ?

C'était évident. Il y a de très nombreuses poursuites, beaucoup d'action, et mon personnage est souvent en première ligne. Une préparation physique était logique, mais elle repose surtout sur un entraînement de base, une bonne condition que tous les comédiens sont un peu obligés d'avoir en permanence. Un tournage est toujours un marathon physique. Ce film-là encore plus. Pour ma part, j'ai découvert la pratique du sport sur LES CHEVALIERS DU CIEL et depuis, j'en fais régulièrement. Pendant les quatre jours de tournage de la grande poursuite avec Albert, trente fois par jour on devait courir et tout donner. À chaque

fois qu'Eric criait «Action !», il fallait s'élancer sur la bretelle d'autoroute. C'était physique. On perçoit à l'écran ce que nous avons vraiment vécu.

Dans ce rôle, on vous découvre sous un nouveau jour. Pouvez-vous nous en parler ?

Cela tient sans doute au rôle et à la façon de filmer d'Eric. Cela s'explique aussi sûrement par le fait que je m'étais fixé pour objectif d'être la plus neutre possible au niveau des expressions. Je joue un flic, quelqu'un qui ne doit pas trahir ses émotions, quelqu'un qui ne doit pas abattre ses cartes le premier. On me dit souvent – et je le sais, pour m'observer dans le travail – que dans les comédies notamment, je fais passer pas mal de choses par les expressions de mon visage. Ici, j'ai eu le sentiment de travailler différemment, dans la retenue, en m'interdisant tout effet. Le but n'était pas de paraître dure, mais d'installer cette femme dans son quotidien, d'en faire un personnage qui intériorise. C'est un aspect qui m'a vraiment intéressée.

Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires?

Même si nous ne sommes pas beaucoup ensemble à l'écran, Albert et moi nous sommes beaucoup côtoyés sur le tournage. Je crois qu'il était réellement heureux de faire ce film. Il s'est vraiment éclaté, dépassant ses propres limites, et il nous donnait envie d'en faire autant ! Depuis longtemps, j'avais envie de tourner avec cet acteur, à mes yeux un des plus charismatiques, des plus originaux qui soit. Il n'y en a pas deux comme lui. Il amène toujours quelque chose de particulier, quel que soit le registre dans lequel il est. J'ai particulièrement aimé la scène où je le découvre dans l'immeuble. Il est tellement dans son personnage qu'il n'y a plus qu'à le suivre. Il rend les choses très simples.

J'ai eu le grand plaisir de découvrir Serge Hazanavicius dans le travail. Il est dans l'écoute, avec une belle envie d'aider l'autre pour obtenir le meilleur résultat possible. À travers les dialogues, les attitudes, nous avons essayé d'installer une vraie connivence entre nos personnages. J'ai beaucoup apprécié Zinedine Soualem, c'est quelqu'un de très investi dans son rôle et de très drôle sur le plateau. Nous avons tous deux le rire facile !

Comment avez-vous fonctionné avec Eric Valette?

Je connais et j'apprécie l'univers d'Eric. MALÉFIQUE m'avait marquée : Eric avait réussi à faire un vrai film de genre, chose rare dans le cinéma français.

J'ai vraiment adoré UNE AFFAIRE D'ÉTAT qui malgré beaucoup de dialogues, vous tient en haleine, sans jamais relâcher la tension. Je me sentais complètement en confiance avec lui. Il savait exactement ce qu'il voulait et comment nous y amener. Il instaure quelque chose de très agréable au tournage, dans l'efficacité et l'échange. Pour moi qui n'avais pas tourné depuis trois ans, c'était vraiment une excellente expérience, humainement et au plan du jeu. Être beaucoup en extérieur, dans des régions de France magnifiques, avec toute l'action et la tension du film, était génial !

Quand vous avez découvert le film terminé, y avez-vous trouvé des choses que vous n'aviez pas anticipées sur le tournage ?

J'étais contente que le personnage de Claire, très terre à terre et très volontaire, n'apparaisse pas comme quelqu'un de dur. Je trouve aussi que certains détails, parfois mis au point sur le tournage, lui donnent une limite qui la rend d'autant plus vraie. Par exemple, lorsqu'elle poursuit Franck, elle ne va pas jusqu'à sauter sur le train derrière lui. Elle hésite et elle renonce. On n'est pas dans MISSION IMPOSSIBLE ou dans un film de super-héros. C'est aussi ce qui rend le film plus dense et plus crédible. Je trouve que le scénario fonctionne très bien et qu'Eric a su l'amener à une autre dimension, celle que l'on adore dans le cinéma américain et qu'il est visiblement possible de trouver chez nous.

Quel souvenir garderez-vous de ce film ?

J'en garderai beaucoup ! Toutes ces poursuites, ces situations, ce jeu... Je n'oublierai pas la montée d'adrénaline lorsqu'il a fallu courir au milieu de toutes ces voitures qui roulaient. Elles avaient beau être conduites par des pros, elles nous frôlaient quand même...

J'ai aussi beaucoup aimé les rapports humains, toujours essentiels sur les plateaux. J'espère ne pas devenir une actrice qui ne sort de sa loge que pour faire sa prise. J'adore observer comment les autres travaillent, apprécier la chance que l'on a de faire ce métier. En tant que producteur, Luc Bossi nous a donné les moyens de tourner en France. C'est aussi un aspect du film. Il y a des paysages splendides. Ce tournage m'a aussi rappelé que décidément, j'aime ce métier. Je ne me sens jamais aussi bien que sur un plateau de cinéma. Ce film m'a permis de faire ce dont j'avais envie. Par contraste, il m'a aussi donné envie de revenir à la comédie, que j'aime décidément beaucoup. Je crois que pour le public, LA PROIE est aussi l'occasion de voir autre chose, un vrai thriller d'action.

ENTRETIEN AVEC STEPHANE DEBAC

Interprète de JEAN-LOUIS MAUREL

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à ce film ?

J'ai d'abord été attiré par ce qui se dégageait du scénario, fort et original. Je connaissais aussi le travail d'Eric, notamment MALÉFIQUE. Tous les atouts étaient présents pour que ce thriller d'action soit à la hauteur de ses aînés américains, avec une dimension psychologique en plus. L'idée de jouer un méchant atypique était aussi tentante. Maurel n'est pas une brute, même si c'est un monstre. Il a une dimension machiavélique, manipulatrice. Il s'agissait de jouer quelqu'un qui lui-même, joue pour mieux tromper. J'aime particulièrement les rôles de composition, surtout quand ils sont aussi éloignés de moi et offrent tellement de nuances et d'aspects différents.

Comment approchez-vous votre personnage ?

L'étape des essais est déterminante. C'est là que je propose ma version du personnage. En l'occurrence, elle correspondait à ce qu'Eric avait envisagé, à savoir une espèce de normalité sans aspérité apparente, au point d'en devenir déroutante. Il fallait trouver une contradiction entre les actes de Maurel, l'aspect horrible et détestable du personnage, et le rythme très quotidien dans lequel il se présente. L'actualité nous prouve tous les jours que les individus les plus dangereux ne sont pas forcément ceux que l'on remarque. L'aborder de cette façon me paraissait plus fort que d'en faire un psychopathe affiché.

Vous avez aussi réfléchi sur sa personnalité ?

Pour ce qui est de son fonctionnement, j'ai travaillé sur une absence de morale. N'importe qui peut être traversé par des pulsions. Heureusement, notre éducation et nos interdits nous retiennent. Ce n'est pas le cas de Maurel. À ses yeux, ce qu'il accomplit n'est pas si grave parce que cela entre dans son schéma moral, dans sa nature. Pour lui, passer à l'acte constitue la simple concrétisation de son envie, d'un désir, d'une pulsion folle qu'il ne remet absolument pas en question parce que toutes les portes sont ouvertes et que rien dans sa moralité ne peut l'arrêter sur ce chemin.

Même s'il frappe seul, ce n'est pas un tueur solitaire...

La relation avec sa femme est un des points qui le rend particulièrement intéressant. Avec Natacha Régnier, qui interprète Christine, sa compagne, nous étions vraiment en accord, en symbiose. Elle est une partenaire formidable. Il m'est arrivé de remarquer que certains hommes tiennent leur petite amie par la nuque au lieu de la tenir par la taille ou par la main. Je trouve qu'il y a là un signe de domination et j'ai utilisé ce détail dans une scène sur le marché. Ce couple n'a pas de véritable intimité physique, il n'y a aucune sensualité entre eux.

Leur attachement est ailleurs. J'ai donc exploré d'autres points, comme la spiritualité, qui pourraient les rapprocher. C'est une cuisine qui n'est pas écrite mais qui peut teinter certaines scènes. Tout ce travail «hors cadre» est très ludique chez moi. Même pour un rôle comme Maurel, je reste un gamin qui joue.

Redoutiez-vous d'incarner un monstre ?

Dans mon métier d'acteur, ce qui me motive, c'est l'oubli de moi-même pour mettre tout ce que je peux au profit de celui que je dois jouer. Je ne suis pas là pour juger, ce n'est pas le métier du comédien. Dans le travail, je n'ai pas d'ego, et je ne cherche pas à me valoriser personnellement à travers un rôle. Peu importe si je vais être beau, respectable, ou pas. J'essaie de faire exister l'autre.

Vous avez réussi à lui composer une véritable attitude, très différente de la vôtre au naturel...

C'est un des moyens de définir le personnage. Chaque personne possède une sorte de centre de gravité, certains marchent avec leur ventre, leurs pieds, leur bassin – c'est une énergie qui se dégage d'un point précis de leur corps et qui révèle beaucoup. Maurel a une attitude presque débonnaire, un peu lente, lui donnant quasiment une ligne de personnage de B.D., avec un rythme posé, toujours dans le contrôle. C'est un travail qui se fait en collaboration avec le metteur en scène. Eric, la costumière et moi avons vraiment travaillé ensemble pour donner à Maurel, sans le caricaturer, cet aspect un peu provincial que je connais bien puisque je viens moi-même de province. À travers ce qu'il dégage visuellement, on peut imaginer sa vie, son armoire rangée, des polos alignés, des pantalons beige bien pliés par sa femme. À travers le regard du réalisateur, la caméra est un œil impitoyable qui va parfois chercher des choses qui échappent à l'acteur. Tout ce que le comédien dégage doit alors être cohérent avec son personnage. C'est pour cela que je travaille beaucoup en amont, pour être ainsi plus libre sur le plateau. Cela ne m'empêche pas d'être instinctif, mais j'ai besoin de me raconter l'histoire du personnage au-delà du cadre.

Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires ?

J'aime beaucoup le cinéma d'Albert Dupontel. Il propose des films souvent très forts, avec des points de vue extrêmement atypiques, originaux. Mais lorsque je suis face à lui en tant qu'acteur, j'essaie de l'oublier. Albert s'investit beaucoup dans son personnage et je me sens proche de cela. À la fois acteur et metteur en scène, il fait gagner du temps. Nos personnages ont des rapports extrêmement forts, où il est toujours question de vie ou de mort, et cela demande beaucoup d'intensité. Alice Taglioni et moi nous étions déjà croisés, et jouer avec elle a été un grand plaisir. Nous n'avons qu'une scène, cruciale, dans laquelle se joue une partie de poker menteur avec beaucoup d'enjeux. Elle est dans son rôle avec un vrai sens de l'épure, une sobriété qui, comme tout ce qui paraît simple, demande souvent énormément de travail. Nous sommes chacun dans notre axe. Mon personnage essaie de la manipuler et elle n'est pas dupe.

Quel regard portez-vous sur Eric Valette ?

Eric ne se contente pas de filmer un script. Il offre un vrai point de vue au spectateur. L'ampleur des scènes d'action ne lui fait jamais perdre de vue tout ce qui sous-tend l'intrigue et les personnages. Si vous voyez le film plusieurs fois, au-delà de la mise en scène qui vous entraîne, vous découvrez qu'il filme chaque protagoniste dans son propre rythme, sans jamais déséquilibrer l'ensemble. Que ce soit dans l'enquête policière, que ce soit Maurel, ou le braqueur dans sa fuite, toutes les traques ont des tempos légèrement différents, plusieurs registres qui se mélangent et qu'il a parfaitement combinés pour construire l'unité qu'il voulait. Les gens vont découvrir un vrai film «d'entertainment», avec beaucoup d'action, d'esthétisme, de sentiment et même d'humour noir. Je me sentais heureux et confiant dans sa façon de filmer. Eric est passionné par son métier, ses acteurs, et j'espère que l'on retravaillera ensemble parce qu'avec lui, on sent constamment que l'on est en train de faire du vrai cinéma.

Si vous deviez ne retenir qu'un seul souvenir de cette expérience, quel serait-il ?

C'est un moment de jeu très court, lorsque je poursuis ma victime jusque dans la forêt. Le personnage est alors dans un comportement quasi animal, très basique. Pour moi, c'était le moment de descendre au plus profond, au plus noir de mon rôle. On touche sa vérité. Ce n'était pas facile, mais c'est une expérience très forte dans un parcours de comédien.

LA GENESE DU FILM

Entretien croisé avec les scénaristes,
LAURENT TURNER et LUC BOSSI (également producteur)

Luc Bossi : «La notion de tueur en série, considérée comme plutôt anglo-saxonne, n'a trouvée sa réalité en France que dans les quinze dernières années, avec la généralisation des tests ADN et la mise en place de fichiers informatiques. La police a pu faire le lien entre des meurtres situés dans différentes régions ou identifier des criminels qui sévissaient depuis des années. Certaines de ces affaires contenaient des éléments inouïs, que ce soit le suicide du gendarme Jambert qui traquait en vain Emile Louis, le modus-operandi terrifiant de sang-froid du couple Fourniret ou le drame poignant de Patrick Dils, emprisonné pour un double meurtre qu'il n'avait pas commis, alors qu'un tueur, Francis Heaulme, rodait dans les parages. Il y avait aussi des histoires de parents de victimes tentant de mener l'enquête pour pallier aux défaillances de la justice. C'était un matériel fascinant pour un thriller et avec Laurent, mon coscénariste, nous avons cherché un sujet de fiction qui transcende ces histoires vraies – ressuscitant non pas des faits mais leur intensité, leur thématique, la puissance de leurs affrontements dramatiques.

La notion «d'innocence» était incertaine et changeante dans ces histoires et l'idée centrale a été de faire du héros un personnage qui mette en valeur cette ambiguïté : un braqueur, criminel qui, si on l'oppose à un tueur en série, se retrouve pourtant soudain du «bon côté». Laurent était dès le départ persuadé que c'était l'angle le plus riche pour explorer l'univers choisi.»

Laurent Turner : «Le personnage central de l'histoire, Franck, n'a pas d'autre choix que de s'échapper pour tenter de sauver les siens des griffes du tueur, tout en étant lui-même pourchassé par la police. Le tueur va en plus tenter de le faire accuser de ses propres crimes. C'est une intrigue à tiroirs, où chaque personnage poursuit sa logique. Le titre du film prend tout son sens et peut se lire à plusieurs niveaux parce que chaque protagoniste, à un moment ou un autre, devient la proie des autres...»

Luc Bossi : «Dès le départ, nous avons une véritable ambition, aussi bien en termes de mise en scène que de casting. Nous avons très vite proposé la réalisation à Eric Valette. De MALÉFIQUE à UNE AFFAIRE D'ÉTAT, il a su démontrer sa maîtrise. Eric est à l'aise avec l'action, mais surtout doté d'un univers et d'une personnalité qui permettaient d'éviter le risque d'un résultat final manquant d'âme. Il a travaillé aux États-Unis et en Europe. De ce parcours atypique, il tire une expérience qui associe efficacité et sensibilité. Il possède parfaitement les codes et sait les dépasser pour raconter les histoires à sa façon.»

Laurent Turner : «À partir de notre ligne narrative, conçue comme une série de pièges qui mettent le héros de plus en plus en danger, beaucoup d'ingrédients rendent l'histoire atypique. Du personnage du flic à la personnalité du fuyard, en passant par ceux qui mènent l'enquête, nous avons cherché à nous décaler des archétypes. C'est aussi vrai pour le tueur, habituellement présenté comme agissant seul. L'idée d'un couple amoureux et le fait qu'ils soient normaux en apparence semblait novatrice. C'est le genre de gens dont les voisins disent : «On n'aurait jamais pu imaginer ça d'eux» – nous avons donc écrit des scènes au supermarché, au barbecue, toutes ces choses qui font le quotidien d'un couple lambda. Nous voulions sortir du cliché habituel du serial killer, plus déjanté. Le fait qu'ils soient plus proches les rend d'autant plus effrayants.»

Luc Bossi : «Un autre choix était de faire du personnage de flic une femme, ce qui donnait une dimension supplémentaire à la relation psychologique particulière entre un policier et celui qu'il traque. Pendant l'écriture du scénario, nous avons rencontré une commissaire de la P.J. qui nous a inspirés. De nombreuses femmes exercent à un niveau très élevé au sein de la police française, avec des qualités propres que les hommes leur reconnaissent, notamment dans l'analyse des motivations des suspects. La conviction de notre héroïne,

Claire Linné, face à tout ce qui accuse Franck est un des moteurs du film. Nous avons aussi examiné les enquêtes souvent palpitantes de la véritable Brigade des Fugitifs.»

Laurent Turner : «Nous avons pris des risques dans les situations et les choix narratifs, pour multiplier les rebondissements et maintenir jusqu'au bout le suspense. Luc ayant également la casquette de producteur, cela nous garantissait que les idées les plus ambitieuses trouveraient une cohérence de production !»

Luc Bossi : «À nos partenaires financiers, nous avons exposé notre volonté de voir cette histoire traverser toute la France, de faire un film qui se passerait, comme les vrais faits-divers, dans des lieux où les polars de cinéma n'ont pas l'habitude d'aller. Aller de Paris aux paysages montagneux des Alpes-Maritimes où se situent les scènes d'action finales en passant par le centre de la France faisait partie intrinsèque du projet. Eric Valette a su puiser dans ces éléments le style visuel, l'ampleur et le rythme du film, donnant une dimension supplémentaire à l'histoire.»

Laurent Turner : «Connaître le réalisateur au moment de l'écriture est une chance. Nous étions heureux d'écrire pour lui et cela rendait le projet encore plus cohérent. Cela se ressent quand on voit le film. Eric Valette a apporté sa matière et amélioré de nombreuses scènes, meilleures que ce que j'avais imaginé. Celle dans laquelle Frank planque en guettant Maurel par la fenêtre est un exemple frappant. On se croirait dans un western.»

Luc Bossi : «Eric a accompagné l'écriture de façon très pertinente. Sa vision des personnages et sa radicalité de mise en scène nous ont poussés à aller au bout des choses. Il avait aussi une vision très précise des scènes d'action. Il en a conçu l'architecture et l'écriture filmique dans des décors très liés aux repérages. Il y a une grosse scène de poursuite avec Albert Dupontel qui passe par une voie rapide et se termine sur un train. J'avais d'ailleurs freiné à l'écriture, mais Eric pensait qu'il fallait aller plus loin et ne rien s'interdire dans l'action. J'avoue que le tournage m'a donné quelques sueurs froides mais le résultat, grâce à la mise en scène d'Eric et l'engagement d'Albert, en tête, mais aussi d'Alice et de toute l'équipe, en valait vraiment la peine. Les premiers spectateurs du film en parlent comme d'une expérience très intense, et cela reflète pour moi l'engagement que l'équipe a mis à le faire.»

Laurent Turner : «Enchaîner un polar pur et dur après une comédie romantique (LA CHANCE DE MA VIE, sorti en salles en janvier) est une chance. Comme n'importe quel spectateur, nous n'avons pas envie d'un unique genre de cinéma. Mais je dois avouer que l'expérience de LA PROIE était spécialement satisfaisante et me donne envie de m'atteler toutes affaires cessantes à un autre thriller...»